Chapitre 1 : L’ajustement des poids

Par ClairDeLouve

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

L’acier brossé du banc d’attente lui mordait les cuisses à travers le denim de son jean, un froid industriel. Ce n’était pas seulement la température de la pièce. C’était un froid qui semblait sourdre directement du permafrost de l’Alaska, traversant les fondations de l’aéroport pour s’insinuer sous sa peau, colonisant ses os. Cassidy ne bougeait pas. Elle fixait ses mains posées à plat sur ses genoux. Elles lui semblaient étrangères, dépouillées des bagues fines qui marquaient autrefois ses succès et ses attaches. Ses ongles, coupés à ras, étaient nets, utilitaires, dépourvus de vernis. Des mains d’ouvrière pour une vie dont elle ne connaissait pas encore les gestes. Au-dessus d’elle, un tube de néon fatigué vibrait d'un bourdonnement électrique incessant. Ce grésillement nerveux était le seul témoin sonore de sa solitude dans cette aile désertée. Le son était sec, régulier, comme le tic-tac d’une horloge dans une chambre vide. À chaque micro-pulsation de la lumière, l’ombre de Cassidy oscillait sur le sol en linoléum moucheté, une silhouette instable, prête à s’effacer. Pour elle, le monde n'était plus qu'un immense grand livre comptable dont elle tentait désespérément d'équilibrer les colonnes. Elle voyait désormais chaque interaction, chaque souvenir, chaque regret, à travers le prisme froid des pertes et profits émotionnels. Son départ de Chicago n'avait pas été une fuite romantique, mais une liquidation judiciaire. Elle avait déposé le bilan de son existence précédente. Elle ferma les yeux et le bruit revint. Le *shriiiit* strident et sec du ruban adhésif. Une semaine plus tôt, elle arpentait son appartement vide, observant les déménageurs emporter les restes de sa vie avec le détachement d'un courtier en faillite supervisant la saisie d'un entrepôt. Chaque carton scellé était un actif radié. Elle se revoyait devant la baie vitrée, jetant un dernier regard sur la skyline de Chicago. Les gratte-ciel étincelants, alignés comme des colonnes de chiffres de verre et d'acier sous le ciel gris du Midwest, ne lui inspiraient plus aucune ambition. Elle avait compris, ce soir-là, que son deuil était une dette toxique. Une créance immense, contractée par un cœur trop optimiste, un investissement massif dans une relation qui s'était effondrée, laissant derrière elle un passif qu'elle ne pourrait jamais rembourser. Peu importe le nombre d'actifs qu'elle vendrait, peu importe sa résilience. Elle était en cessation de paiement émotionnelle. L'Alaska était sa terre d'exil, l'endroit où l'on part quand on n'a plus rien à offrir à ses créanciers. C’est alors qu’elle baissa les yeux vers l'objet qui trônait à ses pieds. Son sac à dos. Un monstre de 65 litres, d'un bleu cobalt si agressif qu'il semblait hurler dans la grisaille de la zone de transit. L'achat de cet équipement avait été son ultime acte de déni financier. Elle se revoyait dans la boutique spécialisée du Loop, à Chicago, entourée de cordes d'escalade et de vestes en Gore-Tex. Dans cet univers, Cassidy avait appliqué sa seule compétence. La gestion du risque. Sa logique était simple, presque enfantine. Si le risque est maximal, il faut sur-investir. Puisqu’elle n’avait aucune idée de la manière dont on survit en forêt, puisqu'elle ignorait comment monter une tente sous la pluie ou purifier l’eau d’un torrent, elle avait décidé d’acheter la compétence à coup de carte bleue. Elle se souvint du vendeur, un type aux mains calleuses et au visage tanné par le vent, qui l’avait regardée avec une moue dubitative. Il lui

avait proposé des modèles légers, des sacs de randonnée « plaisir ». Cassidy l’avait balayé d’un regard glacial avant de pointer du doigt le sommet de la gamme, le fleuron technologique exposé sur un mannequin. Le modèle « Expédition Pro ».

« C’est pour une traversée en autonomie totale ? » avait demandé le vendeur.

« C’est pour ne pas mourir », avait-elle répondu sans ciller.

Elle avait payé l'équivalent d'un mois de loyer pour cette carapace de nylon. Les boucles étaient en aluminium aéronautique, les coutures renforcées au Kevlar, les zips étanches au micron près. Elle avait ajouté des mousquetons capables de soutenir le poids d’une petite voiture, des gourdes filtrantes de qualité militaire et des couches thermiques conçues pour les sommets de l’Himalaya. Chaque dollar dépensé était une prière muette, une superstition. Plus le tissu serait technique, moins elle aurait peur de l’ombre des épinettes. Elle avait transformé sa peur en une facture détaillée. Lorsqu'elle l'avait enfilé pour la première fois dans le magasin, la sensation avait été un choc. Les sangles vierges, rigides, ne s'adaptaient pas encore à son corps. Elles le contraignaient. Le poids avait mordu ses épaules avec une agressivité physique, une pression sourde qui lui coupa presque le souffle. C’était une sensation de confinement, une punition qu’elle s’infligeait. Le vendeur avait ajusté la ceinture ventrale, et Cassidy avait senti le centre de gravité de son être basculer vers le bas, une ancre la reliant enfin au sol. Elle s'était regardée dans le miroir du magasin. Une silhouette frêle écrasée par une carapace technologique. Elle avait pensé, avec une ironie amère, que ce sac était sa nouvelle adresse fiscale. Une maison de nylon à mille dollars, portée par une femme qui avait liquidé tout le reste. L’air de l’aéroport commença à circuler, apportant avec lui l’odeur de café brûlé, ce parfum universel des zones de transit et des départs sans retour. C'était un arôme acide, persistant, qui semblait coller aux parois de sa gorge. Autour d'elle, Anchorage s'éveillait enfin. Le silence était rompu par le fracas lointain des valises à roulettes sur le carrelage et les voix rudes de prospecteurs ou de touristes en quête de frissons organisés. Mais Cassidy restait immobile sur son banc de métal froid. Elle sentait le poids du sac contre sa jambe, cette bête de somme silencieuse qui contenait désormais toute son existence. Le néon au-dessus de sa tête rata un battement, grésilla plus fort dans un dernier spasme électrique, puis reprit sa plainte monotone. Elle ferma les yeux, laissant la morsure du froid et le poids de sa dette émotionnelle l'envelopper. Le bilan était clos. Les comptes étaient faits. Désormais, chaque kilomètre parcouru serait une nouvelle ligne dans un livre dont elle ne maîtrisait pas encore la devise.

Le silence de mort qui régnait dans l’aile Ouest de l’aéroport fut soudain pulvérisé. Le claquement de bottes de cuir lourd, dont les semelles de gomme semblaient vouloir écraser le linoléum. Cassidy ne leva pas les yeux tout de suite. Elle vit d’abord ses jambes, gainées de grosse toile de coton sombre, avant que l’homme ne vienne fendre la lumière crue des néons. Le Dr Aris Thorne était une insulte vivante à tout ce que Cassidy avait connu. À Chicago, les hommes qu’elle pilotait ressemblaient à des produits de série parfaitement polis. Des poignets enserrés dans des Rolex, des costumes italiens au tombé si fluide qu'ils effaçaient les corps. Thorne, lui, semblait avoir été sculpté à la hache dans un bloc de granit et de laine bouillie. Son pull, d’un gris indéfinissable et élimé aux coudes, dégageait une odeur entêtante de tabac froid

et de feu de bois, ce parfum de survie archaïque qui heurta violemment les narines de Cassidy, habituées aux fragrances de synthèse et à l’air filtré des bureaux de verre. Il n'avait pas de mallette de cuir, pas de dossier numérique. Juste des mains massives, aux phalanges marquées de cicatrices blanches, avec une fine couche de terre incrustée sous les ongles comme une preuve d'appartenance à la terre.

« Vous êtes la nouvelle ? »

Sa voix n’était pas une question, mais un constat. Elle avait le grain du gravier qu’on remue dans le lit d’un torrent. Cassidy voulut répondre, formuler une phrase polie de « corporate networking », mais il l’avait déjà dépassée. Son regard avait balayé son sac bleu cobalt, ce sac trop propre, trop cher, qui hurlait son incompétence, avec une moue de dédain qui se passa de mots. Il lui fit un signe brusque de la main. Il fallait marcher. Ils sortirent sur le tarmac. La brume matinale, épaisse et collante, léchait les carlingues des avions comme une haleine glacée. Au bout d’un quai de bois glissant, l’hydravion flottait, oscillant avec une mollesse inquiétante sur les eaux sombres. C’était un Cessna 185. Pour Cassidy, ce n’était pas un avion, mais une relique d’aluminium rivetée, une carcasse qui semblait tenir debout par la seule force de l’obstination de son pilote. En posant le pied sur le flotteur instable, Cassidy jeta un coup d'œil dans le cockpit. Ce qu’elle vit la fit déglutir avec peine. Un enchevêtrement de câbles apparents, des cadrans analogiques dont le plastique avait jauni avec le temps, et une manette des gaz qui semblait avoir été bricolée. Une nausée soudaine, chaude et acide, la submergea. À cet instant, le fantôme de Mark surgit. Elle fut violemment projetée en arrière, un soir de novembre à Chicago. Ils étaient assis dans le cuir souple de leur berline allemande, garés devant un restaurant étoilé du Loop. À l’intérieur, le silence était absolu, une prouesse technologique filtrée par un double vitrage de pointe. Le tableau de bord en ronce de noyer diffusait une lueur bleutée, apaisante. L’air était discrètement parfumé à l’ambre gris par le système de climatisation intelligent. Ils étaient dans une bulle. Une capsule pressurisée à cent mille dollars où rien de sale, rien de bruyant, rien de réel ne pouvait les atteindre. Mark lui avait pris la main, sa peau était si lisse, si hydratée, et lui avait murmuré :

« On est en sécurité, Cass. Ici, le monde ne peut pas nous toucher. »

La carlingue du Cessna se mit à vibrer sous l'effet d'une rafale, et la bulle éclata. Ici, il n’y avait pas de cuir, juste des sièges en toile rêche qui sentaient la sueur séchée et l’huile de moteur. Pas d'ambre gris, mais l’odeur âcre de l’essence qui fuyait quelque part. Le luxe était une fiction. Le froid de l'aluminium sous ses doigts était la seule vérité qui restait. Thorne la poussa presque à l’intérieur de la cabine exiguë. Deux autres passagers étaient déjà là, sanglés comme des colis dans le ventre de l'appareil. Cassidy s’installa, activant malgré elle ses anciens réflexes de chasseuse de têtes. Elle les scanna, cherchant la faille, la faiblesse. Le premier était un thésard, Elias. Un paquet de nerfs emballé dans un coupe-vent trop grand qui bruissait au moindre mouvement. Ses doigts, longs et effilés, pianotaient une mélodie frénétique sur une mallette de prélèvements en métal. Il refusait de croiser son regard, les yeux rivés sur ses bottines de randonnée, des chaussures boueuses, usées, authentiques. Il avait l’air d’un oiseau tombé du nid, une créature de bibliothèque jetée dans la gueule du loup, terrifié à l’idée que la carlingue ne se déchire. La seconde était Sarah, la géologue. Elle fut plus directe dans son hostilité. Elle ne leva même pas les yeux de son carnet de notes. Sarah était

l’antithèse de la politesse de bureau de Chicago. Ses cheveux étaient tressés avec une rigueur militaire, et son visage, bruni et tanné par des années de soleil d’altitude, était une carte de mépris silencieux. Pour elle, Cassidy n'était qu'une variable parasite, une intruse dont le sac à dos flambant neuf était une insulte à la profession. Ce silence n’était pas de la timidité, c’était un mur de pierre. Elle lui signifiait, sans un mot, qu’elle ne perdrait pas de temps à apprendre le nom d'une femme qui ne survivrait probablement pas à la première semaine. Le moteur du Cessna s’ébroua dans un fracas apocalyptique. Ce n’était pas le ronronnement d’un réacteur moderne, mais le hurlement d'une bête de métal qu'on force au travail. Les vibrations étaient telles que Cassidy les sentit jusque dans ses molaires. Thorne manipulait les manettes avec une désinvolture qui la terrifiait. C'est là, alors que l'avion tremblait comme s'il allait se désintégrer, que l'énormité de son mensonge la frappa. Sur son CV de fortune, elle avait mentionné : *« Trekking de haut niveau, autonomie complète »*. Elle avait imaginé des sentiers balisés, des guides patients et des barres protéinées au goût de chocolat. Elle n'avait pas prévu ça. L’hydravion commença sa course sur l’eau. La transition fut une agonie de bruits. Les flotteurs frappaient la surface du lac avec la violence de marteaux s'abattant sur du béton. Chaque choc secouait ses vertèbres. Puis, soudain, le miracle physique se produisit. Le hurlement du moteur changea de ton, la résistance de l’eau céda, et la portance de l’air s’empara de l’aluminium. L’appareil s’arracha à l’élément liquide pour s’élever dans une atmosphère tourmentée. Par le hublot rayé et maculé de graisse, Cassidy regarda le sol s’éloigner. Les montagnes de l’Alaska, ces jolies silhouettes bleutées qu’elle avait survolées sur son écran d'ordinateur à Chicago, cessèrent d’être des cartes postales. Elles devinrent des monstres. Les pics n’avaient plus rien de majestueux. Ils étaient des dents de pierre acérées, des murs de basalte et de glace éternelle qui semblaient se rapprocher pour broyer l'avion minuscule. Elle n'était plus sur une ligne de profit, protégée par des contrats et des avocats. Elle était dans le rouge absolu, survolant un territoire qui se moquait de ses remords, de son deuil ou de ses dollars. La liquidation était terminée. Elle entrait dans la zone de crash.

L’hydravion amorça sa descente. Cassidy sentit l'estomac lui remonter dans la gorge lorsque l'appareil glissa vers la surface d'un lac qui semblait n'appartenir à aucun monde connu. Ce n’était pas l’eau sombre, rassurante et profonde des Grands Lacs qu'elle avait contemplée depuis les baies vitrées de Chicago. C’était une étendue d’un bleu laiteux, une substance presque solide, une teinte surnaturelle née de la « farine de roche ». Ce sédiment, broyé durant des millénaires par la mâchoire des glaciers, flottait dans l'onde comme une poussière d'os diluée dans du lait froid. Les flotteurs déchirèrent cette surface crémeuse avec un bruit de succion visqueux, un râle hydraulique qui fit vibrer la carlingue jusqu'aux dents de Cassidy. L’appareil finit sa course dans une inertie lourde, immobile au centre d'un cirque de montagnes dont les pics, noirs et acérés, semblaient monter la garde sur une prison de glace. Dès que le Cessna fut amarré à un tronc d’épinette couché sur la rive, un cadavre d'arbre blanchi par le sel et le temps, l’ambiance bascula. Thorne sauta le premier. Ses bottes s'enfoncèrent dans la vase grise avec un bruit sourd, et sans un mot, il commença à vider le ventre de l'avion.

« Formez une chaîne ! »

Sa voix ne souffrait aucune réplique. Elle était l'autorité brute, celle qui ne s'embarrasse pas de

politesse de bureau. Elias et Sarah s'élancèrent, transformés en automates. Cassidy, engoncée dans ses vêtements neufs qui bruissaient à chaque mouvement, se retrouva au bout de la ligne, les pieds glissant sur les galets instables. Les caisses de matériel scientifique lui parurent peser des tonnes. Elles étaient froides, humides, maculées de graisse moteur. Elles passaient de main en main dans un silence de plomb, brisé uniquement par le souffle court des poitrines à l'effort. Thorne ne quittait pas l'horizon des yeux. Le plafond nuageux s'abaissait comme une chape de béton, virant au gris acier, une teinte métallique et menaçante. Le pilote, les mâchoires si serrées que les muscles de son cou saillaient, jetait ses propres bagages sur la rive. Ici, la météo n'était pas une métaphore de l'humeur. C'était un arrêt de mort qui s'écrivait en direct. Le dernier sac fut jeté dans la boue. Sans un adieu, sans un « bonne chance" », Thorne remonta dans son cockpit. Le moteur cracha une fumée bleue, une odeur de kérosène qui fut le dernier parfum de la civilisation, puis s'ébroua dans un fracas apocalyptique. Cassidy regarda l’appareil s'éloigner, ses flotteurs soulevant des gerbes d'eau turquoise et laiteuse, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une écharde noire franchissant la crête des sapins. Puis, le bourdonnement devint une vibration infime, un murmure, et enfin... le vide. C’est alors que le Zéro Absolu s'abattit sur elle. Ce ne fut pas une absence de bruit, mais une agression sensorielle d'une violence inouïe. Le silence de l'Alaska était une masse invisible et pesante qui lui écrasait les tympans. Habituée au vrombissement permanent de la ville, au pouls électrique des gratte-ciel, Cassidy se sentit soudain agressée par ce calme total qui lui faisait physiquement mal aux oreilles. Elle entendait le sifflement de son propre système nerveux, le tambourinement de son sang dans ses tempes. C’était un silence de cathédrale après l’apocalypse, un silence qui semblait attendre qu’elle commette une erreur pour l’engloutir.

« Ne restez pas là à fixer le vide, Cassidy. Prenez l’autre extrémité. »

La voix de Sarah, tranchante comme un scalpel, brisa le sortilège. On lui projeta une toile de tente immense, lourde, un mille-feuille de nylon technique qui semblait peser autant que ses remords. Ce fut le premier geste de sa nouvelle vie, et ce fut un désastre. Cassidy tenta de déplier la structure, mais les arceaux en aluminium se mélangeaient entre ses doigts, la toile se gonflait sous une brise soudaine comme une bête vivante cherchant à s'échapper. Elle ne trouvait pas les points d'ancrage. Elle ne comprenait pas la logique de cet abri à mille dollars. Ses mains se mirent à trembler de façon incontrôlable. Ce n'était pas le froid, c'était une panique primitive. Elle, la femme qui pouvait restructurer des portefeuilles de dettes complexes d'un simple mouvement de sourcil, était mise en échec par des piquets et de la ficelle. Elle se sentait nue, démasquée, exposée sous le regard de Sarah qui ne cachait même plus son mépris. Elias, à côté d'elle, luttait aussi, mais avec une méthode que Cassidy n'avait pas. Elle n'était plus la patronne. Elle était le maillon faible, le poids mort de l'expédition.

Une heure plus tard, le camp n'était qu'une tache dérisoire de couleur sur le flanc de la montagne. Sarah et Elias s'affairaient autour d'un réchaud qui crachotait, mais Cassidy resta un instant en retrait, sur la rive de ce lac sans nom. Elle pivota sur elle-même, un tour complet à 360 degrés. Partout, l'horizon était fermé par des pics de basalte et une forêt d'épinettes si dense qu'aucune lumière n'y pénétrait. Pas une route. Pas une traînée d'avion dans le ciel. Pas la moindre trace humaine. Le gris acier du ciel finissait de s'éteindre, plongeant le monde dans

une pénombre bleutée. Elle comprit alors, avec une clarté qui la glaça plus que le vent, que le concept de « secours » n'existait plus. Il n'y avait plus de service client pour sa vie, plus de police, plus de numéros d'urgence. Si elle tombait, si elle hurlait, la forêt se contenterait de boire le son. Elle était au kilomètre zéro. Sa vie précédente avait été vendue, emballée, scotchée. Celle-ci n'avait aucune valeur marchande. Elle n'était plus qu'un organisme biologique qui devait apprendre, minute après minute, à justifier sa place sur cette terre hostile. Elle regarda ses mains sales et comprit. Ici, le deuil était un luxe qu'elle n'avait plus les moyens de se payer.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés